

—Oui, répondit Pierre, qui ne perdait pas un mot de ce que disait Puivert.

—Eh bien, c'était moi.

En voyant la lettre de votre mère, M. Darcy regarda la main de la morte.

Il y vit un seul anneau dont il s'empara. Il crut qu'il avait été donné à Madame Hervart par votre père comme jonc d'alliance, et que sans doute plus tard, votre mère lui en aurait donné un semblable. C'est ce qu'il pensa du moins, car il se rappelait avoir déjà vu deux joncs semblables aux doigts de votre mère.

Quand je vous ai saisi la main l'autre soir, c'était pour m'assurer si vous possédiez ce jonc, mais vous n'en aviez pas.

—Quelle circonstance bizarre ! fit Pierre, qui reconnut alors parfaitement celui qui l'avait entraîné loin des demoiselles Darcy. Que j'ai bien fait de laisser ce jonc à la maison. Il y a certainement une Providence pour les malheureux.

—Ainsi, reprit Puivert, ce jonc que votre mère vous avait envoyé devait être, dans l'opinion de Darcy, cet autre semblable à celui qu'il avait pris. Il le passa à son doigt.

Nous partîmes aussitôt.

—Après ? demanda Pierre.

—C'est tout.

M. de Lagusse changea alors de nom. Il se sauva aux Etats-Unis, où il demeura quelque temps.

Quant à moi, personne ne m'avait remarqué, car c'était la seule fois que je fusse allé à St. Antoine. Je demeurai donc en Canada, me pensant à jamais débarrassé de ce misérable, lorsqu'il revint au bout de trois ans, sous le nom de Darcy, marié, et avec une petite fille de deux ans. Il l'avait nommée Julie du nom de votre mère ; car, disait-il, il n'avait pas peur des morts.

Le lecteur comprendra facilement que Puivert prit beaucoup moins de temps pour raconter cette histoire, qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire.

Pierre respirait à peine.

—Maintenant, dit Puivert, souvenez-vous que vous m'avez promis la vie sauve, si je vous disais la vérité ; je vous l'ai dite tout entière.

—Va, fit Pierre, en le laissant aller.

—Vous m'avez promis aussi de ne pas me dénoncer.

—Je tiendrai ma promesse.

Et tous deux disparurent.

DEUXIÈME PARTIE.

LE CLUB DES ROIS DE PIQUE ET CELUI DES VALETS DE CŒUR.

I.

ANGOISSES.

Après avoir donné à Puivert sa liberté, Pierre continua tranquillement sa route.

Il était pensif et atterré par les terribles révélations qu'il venait d'entendre.

Quelque chose l'accablait d'avantage.

C'était la pensée qu'il aimait avec passion, avec idolâtrie la fille du meurtrier de son père, de l'assassin de sa mère.

Et cette Christine si tendre, si douce et tant aimée, innocente du crime de Darcy, devait-elle souffrir pour la cruelle passion de ce misérable ?

Pierre marchait toujours, insoucieux de lui-même.

—Je ne puis, s'écriait-il dans son délire, car le

délire s'était peu à peu emparé de lui, laisser ma mère sans vengeance, et encore bien moins épouser la fille de celui qui s'est constitué le bourreau de mes parents, et qui m'a rendu orphelin dès mon plus bas âge ! Oh ! ce mariage serait indigne de moi ! ce serait un mensonge !

Il me faudrait laisser impunis les meurtres de mon père, de ma mère, et cela pour moi, pour mon bonheur. Je sacrifierais mon devoir à mon égoïsme !

Non ! non ! Vengeance !

Il me faut une vengeance éclatante !

Le sang de mon père traîtreusement assassiné, de ma mère lâchement égorgée, crie vengeance au fond de mon cœur !

Et Pierre passait à de nouvelles réflexions.

Mais, continua-t-il en se frappant le front, mes parents voudraient-ils que je sacrifiassse tout mon bonheur ? Faut-il rendre malheureuse pour le reste de ses jours, cette jeune fille dont le seul crime est d'être l'enfant de cet homme maudit ? car briser mon bonheur, c'est détruire aussi celui de Christine que j'ai tant aimée, et que j'adore encore malgré moi ? Et sa sœur Julie qui ne m'a jamais fait de mal ! Faut-il qu'elles aient à rougir de celui qui leur a donné le jour ? Ai-je le droit de changer leur bonheur, leur joie en larmes intarissables ? Et cela pour ma vengeance personnelle ?

D'un autre côté, peut-être que c'est cela même que mon père attend de moi, peut-être que c'est Dieu qui a arrangé cela ainsi.

Quel sacrifice, quel devoir terrible me suis-je imposé !

Dans tout ceci, il y a quelque chose de fatal, de providentiel !

Si j'avais un seul bon ami à qui je pourrais confier ma douleur ! Mais j'exagère mon malheur. En effet, n'ai-je pas Ernest qui m'est sincère et dévoué ? N'a-t-il pas toujours agi comme un frère envers moi ? Mais où le trouver dans ce moment-ci ? Mon Dieu ! mon Dieu !

Cependant Pierre marchait toujours lentement, s'arrêtant presque à chaque instant, revenant sur ses pas, de sorte que l'heure avançait, quoique Pierre ne crût pas qu'il était aussi tard.

Tout à coup il se mit à marcher très-vite, les yeux hagards, et comme s'il eût été sous l'effet d'une hallucination.

En passant devant un reverbère, il tira sa montre.

Elle marquait une heure trente-cinq minutes.

—Déjà si tard ? dit-il. Allons, courage ! Je vais entrer maintenant. Ernest doit dormir ; mais demain, je lui exposerai tout ce que je viens d'apprendre sur cette ténébreuse affaire, et je lui demanderai un conseil d'ami ; je veux qu'il me dise franchement ce qu'il ferait, s'il était dans la même situation que moi.

Quand on est plongé dans le malheur, il n'y a rien qui fasse autant de bien, que la conviction d'avoir un ami sincère et loyal, sur lequel on peut compter comme sur soi-même.

Aussi quoique Pierre n'eût pas encore vu Ernest, la certitude d'en avoir un véritable conseil d'ami le soulagea beaucoup.

Il se rendit directement chez lui, où Ernest l'attendait en fumant.

En voyant les yeux hagards de son ami, son air fatigué, sa mine abattue, Ernest recula. Il comprit que quelque chose de terrible avait dû se passer dans le cœur de Pierre pour qu'il avait toujours une grande affection.

En entrant, Pierre parut ne point voir Ernest.